

Gaza : Crimes de guerre à Khouza'a

7 août 2014



l'Humanité.fr

Révélations sur un crime de guerre à Khouza'a

Corps amoncelés dans une maison, cadavres avec les pieds liés... Les témoignages révèlent les horreurs commises par l'armée israélienne.

Gaza (Palestine), envoyé spécial. Les habitants du village de Khouza'a, qui jouxte la frontière avec Israël, à l'est de Khan Younès, n'ont pu regagner leurs habitations, ou ce qu'il en reste, que le vendredi 1^{er} août. Malgré de multiples tentatives les jours précédents, ils ont dû attendre une trêve et le retrait des chars israéliens qui barraient l'accès. Ce qu'ils ont découvert a dépassé toutes les horreurs. Cette localité de 13 000 habitants, connue pour être un havre de paix dans cette rude bande de Gaza, a été quasiment rasée par le flot de bombes et de missiles qui s'est abattu dès l'offensive terrestre israélienne. « Lorsque je suis revenu, je n'arrivai même pas à me repérer. On ne nous traite pas comme des êtres humains », certifie Jamal Al Najjar. L'Humanité a rendu compte du calvaire vécu par ces Palestiniens, dont certains ont été arrêtés, frappés, détenus pendant trois jours pour interrogatoire sans que quiconque ne parle d'« acte barbare ». Les récits qui suivent se sont déroulés durant les deux dernières semaines.



CE DOCUMENT AMATEUR TÉMOIGNE DU MASSACRE SUBI PAR LES HABITANTS DE KHOUZA'A.

L'armée israélienne empêchait les secours d'accéder à la zone

La vérité sur ce qui s'est passé à Khouza'a commence à éclater, terrible. Sous les décombres, de nombreux corps ont été retrouvés : des habitants coincés, incapables de fuir, pris au piège sous le déluge de bombes. Un cas de crime de guerre caractérisé. D'autant que même les secours n'ont pu accéder à la zone, empêchés par l'armée israélienne. Un des quartiers de ce gros village est essentiellement occupé par une famille étendue, les Al Najjar. Nous rencontrons Ahmed, qui nous emmène dans une maison, en lisière du village, face à la frontière. Dans la salle de bains une odeur pestilentielle se dégage encore. Le sol est d'un noir de sang séché mélangé à de la poussière. Sur les carreaux blancs des murs, des éclaboussures de sang et des dizaines d'impacts de balles. À l'extérieur, le mur ne présente aucune trace. C'est là qu'Ahmed a retrouvé son fils Bilal, 22 ans, couché sous un amoncellement de corps. Ils étaient six. Selon les renseignements obtenus par le père, Bilal et ses camarades ont été arrêtés dans les rues et ont été emmenés dans la maison par des forces spéciales. « C'étaient des civils. Un de mes fils a reconnu son frère à cause de ses chaussures parce que les cadavres étaient en état de décomposition », affirme-t-il. Quand bien même ce seraient des combattants, leur mort, une exécution sommaire, s'apparente, là encore, à un crime de guerre. Les identités des cinq autres ne sont pas connues. « Nous les avons enterrés tous ensemble avec des numéros pour pouvoir l'indiquer à leurs familles après la guerre », dit Ahmed. Autre témoignage, quelques rues plus loin. Celui de Mohammed Al Najjar, 62 ans, qui a retrouvé son beau-fils, Wasfi, 27 ans, mort à même le sol, près de la mosquée Ibed el Rahman. « Il avait les pieds liés par une corde et un trou au milieu du front », décrit-il avec émotion. « Depuis 1967, j'ai vécu plus d'une guerre menée par les Israéliens. Mais ça n'a jamais été comme ça. Ils veulent nous effacer de l'humanité. » La femme de Wasfi, enceinte, doit maintenant élever ses deux enfants toute seule. L'histoire de Bassam Al Najjar, 31 ans, est tout aussi éloquente au sujet des exactions commises par l'armée israélienne à Khouza'a. « Le jour de l'invasion terrestre, beaucoup de gens du quartier se sont regroupés. Nous étions environ 170, hommes, femmes, enfants, dans une maison où nous pensions être à l'abri des bombardements. Mais le patio a été touché et nous nous sommes réfugiés dans la maison mitoyenne où nous pouvions entrer sans sortir dans la rue. Mais au milieu de la nuit, les obus sont tombés de façon encore plus intense. Nous avons tenté de joindre la Croix-Rouge et des leaders palestiniens, qui nous ont dit que les Israéliens n'acceptaient pas notre évacuation. Vers 6 h 30, le matin du 25 juillet, nous avons pris le risque de sortir. Nous avons brandi un drapeau blanc et avons commencé à marcher vers Abassane.

Nous sentions des balles siffler au-dessus de nos têtes. Des éclats ont blessé légèrement un homme du groupe. C'est alors que nous avons aperçu un char. On s'est tous mis à genoux, les mains en l'air. On est resté environ une heure comme ça. Le char tirait au-dessus de nous et lançait des bombes qui faisaient du bruit, sans éclats. Mais un homme de 55 ans, Mohammed, a été touché au côté droit de la poitrine. Il était juste à côté de moi. Je n'ai rien pu faire. Il a agonisé pendant dix minutes puis est mort. Par la suite, le char a avancé vers nous. On pensait qu'on allait mourir. Un soldat est sorti de sa tourelle, nous a filmés puis a demandé, en arabe, que l'un d'entre nous vienne discuter. Nous avons envoyé Haytham Al Najjar avec un drapeau blanc. On nous a ensuite autorisés à partir après que les hommes et les adolescents ont soulevé leurs chemises pour montrer qu'ils n'avaient pas d'armes ni d'explosifs. Nous avons emmené le corps de Mohammed mais même à ce moment-là ils tiraient au-dessus de nos têtes. » Tous aujourd'hui pleurent leurs morts et la destruction de leur village. Ils sont encore logés dans des écoles de l'ONU, dans le dénuement le plus total. Tous se demandent si on leur rendra justice. « Je n'aurais jamais pensé qu'en 2014 une armée puisse aggraver un peuple de cette manière », dit Bassam, le visage dur.

Source : <http://www.humanite.fr/gaza-crimes-de-guerre-khouzaa-548957#sthash.59ygxQvo.dpuf>

- Emplacement : [Vous êtes ici : Accueil > ARCHIVES >](#)
- Adresse de cet article : <https://plateforme-palestine.org/Gaza-Crimes-de-guerre-a-Khouza-a>